

fait, mon cœur battait avec violence, et je me sentais grandir à vue d'œil : l'illusion en pareil cas est si naturelle ! Une occasion favorable se présenta pour que je pusse payer mon écho littéraire, et je la saisis avec avidité. J'avais à mes côtés un homme maigre et long, en habit brun et perruque ronde, riche tabatière d'or à la main, large anneau de saphir au doigt, doctoralement enfoncé dans un fauteuil, les jambes croisées, le nez au vent, la bouche dédaigneuse et la narine gonflée. Il critiquait toutes les notabilités littéraires avec un aplomb imperturbable et une audace insolente. A peine l'abbé Delille trouvait-il grâce auprès de cet impitoyable Aristarque. Je le pris pour un de ces modernes Fréron pour qui toute célébrité devenait un tourment. Je sus bientôt que c'était un des gros bonnets fourrés de l'université, l'un des rédacteurs du *Mercur de France*, et censeur humoriste de tous les écrits philosophiques renfermant quelques idées de liberté. Jamais on n'avait réuni plus d'arrogance au plus profond savoir. C'était principalement sur les auteurs dramatiques qu'il épanchait sa bile et distillait son venin. « Quel est donc, me dit-il, ce vieillard au nez pointu, aux yeux de lynx et à la figure de renard, qui fait faire cercle autour de lui ? — C'est Sedaine, lui répondis-je, qui sans doute récite son *Épître*

à mon *Habit*, ou bien quelque plan scénique de son invention. — Quoi ! c'est là ce maçon-littéraire, ce fabricant de pièces foraines où le peuple, qu'il flatte et qu'il prétend peindre, a la sottise de courir ! . . . » Le sang me bouillait dans les veines ; et je cherchais les moyens de venger l'habile charpentier dramatique, le digne collaborateur de Grétry, avec lequel il avait cueilli tant de couronnes. Je soutins que Sedaine était dans son genre un créateur, un homme de génie ; et que si l'on pouvait lui reprocher à juste titre de négliger son style, on ne pouvait refuser un véritable mérite à l'auteur du *Philosophe sans le savoir* et de la *Gageure imprévue*. J'ajoutai que *Rose et Colas* était un chef-d'œuvre de fraîcheur et de naturel ; que *Richard-Cœur-de-Lion* offrait une couleur chevaleresque, un intérêt irrésistible ; qu'enfin le *Déserteur*, *Félix*, le *Roi et le Fermier*, et tant d'autres productions étaient depuis un demi-siècle applaudies au théâtre. « Ne me parlez donc point, reprit le caustique censeur, de tous ces faiseurs d'opéras comiques : ce sont de véritables jongleurs, écrivains de tréteaux, ce que nous appelons la *raclure littéraire*. . . La plupart de ces misérables-là connaissent à peine les éléments de la langue et n'ont fait aucune espèce d'études : ils n'enten-

dent même pas et ne pourraient articuler un seul mot latin. »

Je possédais à cette époque mes anciens auteurs, dont je pouvais aisément citer les plus beaux passages. Mon heureuse mémoire vint en ce moment à l'aide de ma colère, de mon indignation, et je formai le projet de ne plus répondre au Fréron moderne que par des citations latines. Me parlait-il de M. Necker avec une mesure hypocrite ? je répétais ce passage de Tacite : « *Magnitudinem suam malit justitiâ tueri...* » « Il n'emploie que l'équité au soutien de sa grandeur. » Le pédant me regardait alors avec surprise ; un sourire vint errer sur ses lèvres venimeuses ; puis il ajouta que quelque honnête homme que fût ce ministre, il avait de grands ennemis. « Il s'en console, repliquai-je, par cet adage de Cicéron : *Gloria nostra est testimonium conscientiæ nostræ...* » « Notre vraie gloire c'est le témoignage de notre conscience. » — Il paraît, monsieur, que vous êtes particulièrement attaché à M. Necker. — En aucune manière, je vous jure ; et j'ai trop bien retenu ce vers charmant d'Ovide :

Vive tibi, et longe nomina magna fuge....

« Vivez pour vous-même, et fuyez les grands. »  
— Je vois bien, reprend mon antagoniste, que

vous êtes trop familier avec nos anciens auteurs, pour que je continue le combat. Monsieur peut-être est professeur dans un de nos collèges royaux ? — Moi professeur, lorsque j'ai tant besoin d'apprendre encore ! Je me borne à répéter avec Virgile :

Quid verum atque decens curo....

« Je cherche ce qui est vrai, ce qui est beau. »  
— Vous devez occuper un rang dans le monde ?  
— Aucun ; et je suis fidèle à cette salutaire leçon de Virgile qu'on ne se lasse point de citer :

Littus ama ; altum alii teneant!...

« Côté le rivage et laisse aux autres la pleine mer! » — Plus vous abondez en citations, et plus vous excitez ma curiosité : encore une fois, qui donc êtes-vous ? — Un pauvre *faiseur d'opéras comiques*, un de ces *jongleurs*, de ces *écrivains de tréteaux* que vous appelez si éloquemment la *raclure littéraire*... mais qui n'en est pas moins le plus humble de vos serviteurs. »

Je me lève à ces mots, en riant aux éclats ; et Boufflers, qui m'avait entendu, va raconter mon aventure à tout ce qui composait la chambre ardente de madame de Staël, qui m'honora d'un serrement de main. Sedaine, en m'embrassant, m'autorisa tout haut à me dire son élève, et je fus comblé des félicitations, des encouragements

de tous les hommes célèbres dont j'étais environné : hommage flatteur, inespéré, qui influa puissamment sur ma destinée ; car bien que je ne fusse encore qu'un jeune conscrit qui essayait le maniement des armes, je conçus l'espoir de gagner mes éperons.

Madame de Staël, à cette brillante fête où j'avais eu l'honneur d'assister, m'avait avoué que toutes ces grandes réunions l'excédaient, et qu'elle leur préférait le petit comité des mardis, qui se tenait régulièrement au contrôle-général, et n'était jamais composé que de douze ou quinze affidés. C'était là où chaque littérateur faisait la première lecture d'une production nouvelle ; c'était là que l'amitié franche, débarrassée de tout cérémonial, savourait les délices de la confiance et de la douce familiarité. « Je vous ai suffisamment étudié, me dit cette femme célèbre, pour vous compter parmi nos amis. Venez donc à nos petits comités ; et j'ose croire qu'ils ne seront pour vous, ni sans intérêt, ni peut-être sans profit. » Je témoignai combien j'étais heureux et fier de cette haute faveur ; et je n'eus qu'une pensée, c'était la crainte de ne pas la mériter.

Dès le mardi suivant, je me rendis au contrôle-général : on s'y réunissait à huit heures et l'on soupait à dix. Ces jours-là point de grande tenue, pas la moindre étiquette. On était admis

en frac ; on pénétrait en voiture de place, jusqu'à l'entrée du vestibule de l'hôtel ; en un mot, on était en famille : les communications devenaient plus directes, plus expressives. Je m'en aperçus aisément à l'accueil que je reçus de M. Necker et de sa fille : ils me conduisirent à la chambre ardente, me firent asseoir avec eux sur le divan, et m'adressèrent des questions pleines d'intérêt sur ma position sociale et sur mes projets d'existence. Je répondis que j'avais hérité de mon père de quoi vivre ; et que le produit de mon travail me donnerait l'aisance modeste, seul bien que j'ambitionnais. « Écoutez-moi ! me dit M. Necker d'un ton paternel qui pénétra jusqu'au fond de mon cœur, j'ai besoin d'un secrétaire particulier que j'initie dans ma famille, et qui devienne mon confident et mon ami. Si cela vous convient, dès ce moment vous nous appartenez, et je me charge de votre fortune. — L'idée de m'attacher à vous, répondis-je vivement ému, m'enivrerait d'honneur et de joie, si je n'avais pas été habitué, dès l'âge le plus tendre, à la plus heureuse indépendance, qui ne me permet pas de me livrer à la moindre idée d'ambition. Exister par moi, n'appartenir qu'à moi, voilà mon but, ma résolution, ma jouissance et ma vie. J'ai basé ma conduite passée, présente et

future, sur ce passage d'Ausone, l'un de mes auteurs chéris, que j'ai traduit par ces vers :

Le bonheur qu'ici-bas j'envie,  
C'est une obole au-dessus du besoin...  
Une douce et fidèle amie,  
Heureuse ainsi que moi, dans un tout petit coin;  
Enfin c'est de pouvoir éparpiller ma vie  
Sans nulle gêne et sans fâcheux témoin.

— Le ciel vous exauce! » me dit madame de Staël, en me serrant la main plus vivement encore; « répétez-moi votre traduction d'Ausone : j'aime ce qui est simple et part du cœur; je le préfère à ce qui ne vient que de l'esprit. » Puis, me regardant avec une expression pénétrante, elle ajouta ces mots, qui depuis quarante-trois ans ne se sont point effacés de mon souvenir : « Vous n'éparpillerez jamais votre vie que pour le bonheur des autres : c'est moi qui vous le prédis.... » J'acceptai la prédiction, et me suis fait dans tous les temps un devoir de l'accomplir.

Cependant les fidèles initiés s'étaient réunis. Déjà Rivarol secouait ses paillettes; Champcennets répétait les mots piquants, les anecdotes curieuses des *Actes des apôtres*, dont il était le rédacteur; déjà Boufflers, s'amusant de tout et

flagellant tous les partis, se montrait tantôt homme de cour, tantôt partisan du tiers-état, comme on le disait alors. Il n'avait qu'une crainte, c'était que les troubles politiques ne nuisissent aux petits soupers dont il était le plus joyeux convive. Delille, qui tremblait pour son abbaye, cherchait à se distraire en travaillant à son poème de *l'Imagination*, dont, ce jour-là même, il nous lut, ou plutôt nous récita cet admirable épisode dans lequel il dépeint la terreur, les angoisses, l'espérance, le découragement et la délivrance d'un jeune artiste égaré dans les catacombes de Rome. On avait éteint les bougies; et le morne silence qui régnait autour du poète, semblait ajouter encore à l'enivrante magie de son talent, à l'inexprimable puissance de son élocution. Ni Gerbier, ni Mirabeau n'avaient produit sur tous mes sens un enchantement plus vif et plus réel que celui que j'éprouvais.

Personne, après Delille, n'avait le courage de se faire entendre. Ce fut en vain qu'on sollicita Saint-Lambert de réciter un fragment de son joli poème des *Saisons*, le duc de Nivernais de lire quelques-unes de ses fables charmantes. Il n'y eut que Boufflers qui osa débiter un fragment de ses poésies érotiques, où l'esprit était assaisonné de ce que la malice a de plus pétillant, où la licence était adoucie par la grâce.

Lui seul pouvait occuper un instant ses auditeurs, après l'effet inexprimable qu'avait produit l'abbé Delille.

Parmi les femmes, en petit nombre, admises à ces comités si recherchés, on distinguait la comtesse de Sabran, dont l'heureuse physionomie et la gaieté naturelle étaient embellies d'une imagination brillante et d'un esprit observateur. Je savais qu'elle cultivait la poésie élégiaque avec autant de talent que de modestie; et les mots ingénieux, les piquantes saillies qui s'échappaient à chaque instant de sa bouche expressive, semblaient donner encore plus de charme à son regard pénétrant.

Dix heures à peine étaient-elles sonnées à la pendule, que le maître-d'hôtel venait annoncer qu'on était servi. La table ne contenait ces jours-là que douze à quinze couverts; et, sitôt le service terminé, tous les domestiques se retiraient. Alors le petit souper devenait ravissant; alors plus d'étiquette, plus de contrainte: on remplissait soi-même son verre et celui de sa voisine: on avait le droit d'appuyer le bras sur le dos du siège où elle était assise. Les communications devenaient plus faciles et plus vives; les bons mots pétillaient; la gaieté jaillissait sous mille formes aimables. Le grave M. Necker lui-même, oubliant en ce moment le fardeau du ministère,

s'abandonnait à cette hilarité qui caractérise si bien la nation française. Madame Necker, malgré son austère piété, ne pouvait s'empêcher de sourire à toutes les folies qu'exhalaient à l'envi les Boufflers, les Champcenets, les Rivarol, ainsi qu'aux récits curieux et de bon ton que faisaient Saint-Lambert et le duc de Nivernais. C'est alors, enfin, que madame de Staël, se livrant à toute la verve de son imagination, faisait briller ces traits de flamme, ces éclairs d'un génie créateur qui devaient lui assigner le premier rang parmi les femmes lettrées de son siècle: c'était véritablement Corine improvisant vers la fin d'un beau jour, sur les bords du cap Misène.

Pour se reposer un instant de ce cliquetis de mots brillants, d'expressions neuves, de récits variés, de tableaux en tout genre, on avait coutume, vers les onze heures, de faire assaut de bouts-rimés, très en vogue à cette époque. La réunion était composée de grands maîtres en ce genre. Le duc de Nivernais, malgré ses soixante-quatorze ans, s'y montrait encore aussi gracieux que fécond: ce fut donc par ce Nestor de la poésie érotique, par cet élégant traducteur du poème de *Richardet*, que la lutte commença. Il fut défié par Saint-Lambert, et ramassa le gant avec toute la vigueur et la souplesse d'un jeune chevalier français. Il provoqua de même son

digne adversaire, comme lui couronné de cheveux blancs : et celui-ci prouva que l'esprit et la grâce ne vieillissent jamais. « Il ne faut pas s'en étonner, s'écria Boufflers : n'est-il pas le poète de toutes les *Saisons*? » Delille, à son tour, provoqua celui-ci qui fut, plus agaçant et plus coloré que les deux septuagénaires, mais moins pénétrant, moins anacréontique. Rivarol et Champcenets furent lancés par madame de Staël; et, semblables à deux jeunes coursiers sans mors et sans entraves, ils s'élançèrent dans l'arène en faisant les bonds les plus divertissants. C'était un vrai feu de file : un coup succédait aussitôt à l'autre.

Enfin, l'abbé Delille fut appelé dans la lice par la comtesse de Sabran, avec cette candeur enchanteresse et cet esprit qui lui donnaient un si grand renom ; mais quelque difficiles que fussent les rimes qu'elle lui imposât, toutes furent remplies avec cette verve, cette pureté de style et cette fraîcheur d'idées qui distinguaient l'auteur du poème des *Jardins*, le seul de ses ouvrages qui fût alors imprimé. Parmi les quatrains qu'il composa devant nous, ou plutôt qu'il laissait échapper de sa lyre harmonieuse, comme l'eau pure qui sort d'une source féconde, j'ai retenu le suivant adressé à la belle de Sabran, sur les rimes suivantes qu'il avait reçues de Saint-Lambert :

Vos traits divins font naître le *désir* :

Votre langage impose le *silence*.

On vous aborde avec une *espérance* :

On s'en retourne avec un *souvenir*.

« Je ne crois pas, s'écrie Boufflers, qu'on puisse peindre la comtesse de Sabran avec plus de charme et de fidélité. — Elle pose si bien ! » ajoute avec expression le vieux duc de Nivernais. Elle-même fut appelée dans l'arène par Champcenets et Rivarol, qui lui donnèrent plusieurs défis qu'elle accepta, et dont elle sut triompher avec un talent remarquable et la plus parfaite convenance.

Enfin minuit vint à sonner, et chacun se retira. Je rentrai dans ma paisible et modeste demeure, encore tout étourdi de mon initiation parmi ces beaux-esprits et ces grands du jour qui formaient l'élite des hommes distingués de la capitale. Je me félicitai d'avoir su conserver, au milieu d'eux, ma dignité d'homme et mon indépendance. Je fus heureux et fier d'avoir eu le courage de refuser les offres séduisantes de M. Necker; et je récapitulai, selon mon usage, les préceptes des anciens auteurs, dont je composais mon plan de conduite; entre autres, celui-ci de Cicéron : « *Non esse cupidum pecunia est.* C'est être riche que de ne pas désirer l'être. » Celui-là de Lucrèce : « *Ut latius multo jam sit pa-*

*« rere quietum, quam regere imperio, res velle. »*  
 « Il vaut mieux être indépendant et tranquille,  
 « que d'exercer un grand pouvoir. » Et enfin cet  
 autre de Tacite : *« Malo securum et secretum  
 Virgilio secessum. »* Je préfère la tranquille et so-  
 « litaire retraite où reposait Virgile. » Je croyais  
 alors entendre madame de Staël me répéter, en  
 m'honorant d'un serrement de main : « Le ciel  
 vous exauce!... » Et je m'endormis en laissant er-  
 rer sur ma bouche souriante ma devise chérie  
 que j'avais traduite d'Ausone :

Le bonheur qu'ici-bas j'envie,  
 C'est une obole au-dessus du besoin....  
 Une douce et fidèle amie,  
 Heureuse ainsi que moi, dans un tout petit coin....  
 Enfin c'est de pouvoir éparpiller ma vie  
 Sans nulle gêne et sans fâcheux témoin.

BOUILLY.



## SAINTE-GENEVIÈVE.



Quelle est cette multitude que je vois, au re-  
 nouvellement de chaque année, empressée à  
 gravir un mont où l'opulence ne bâtit point  
 ses palais, où les rois ne fixent pas leur cour?  
 Je la suis, je monte avec elle, et j'arrive aux  
 lieux où revivent les souvenirs du berceau de la  
 monarchie française. D'un côté, une église an-  
 cienne, où se perpétue le culte de la bergère de